

transpirer le sport

Les hockeyeurs, qui s'apprêtent à retrouver le chemin des patinoires, suent dans un environnement énergivore. D'où une crainte légitime, quoiqu'un peu provocatrice: le championnat ira-t-il à son terme si des restrictions sont édictées à la fin de l'hiver prochain en raison du risque de pénurie d'électricité qui guette la Suisse? Si, dans le milieu, on veut rester positif, on se pré-

pare aussi à défendre ses intérêts à Berne. En football également, on s'active. Aussi anecdotique que révélateur, Chiasso et Tenero (TI) ont posé dans leur stade du gazon venu des Bermudes, moins gourmand en eau et plus résistant à la chaleur.

Face aux éléments, le sport ne peut plus simplement fermer les yeux. Il doit repenser son futur.



Le hockey tremble pour sa saison

À Ittigen, au siège de la National League (NL) de hockey sur glace, Denis Vaucher adopte la posture du directeur serein. Quand on le confronte aux mesures annoncées par l'Office fédéral de l'énergie (OFEN) le 20 juillet, il esquisse une mimique éloquente: «J'ai confiance en la capacité du Conseil fédéral à éviter une pénurie d'électricité en Suisse.»

Pour mémoire, l'OFEN appelle la population et les entreprises à réduire volontairement leur consommation d'énergie. Si l'effort collectif ne devait pas s'avérer suffisant, des limitations ou des interdictions pourraient être imposées pour les appareils et installations jugés non indispensables. Et, si nécessaire, un contingentement pour les gros clients pourrait être mis en place par le Conseil fédéral. C'est à ce stade que le hockey est susceptible d'être impacté.

Parce qu'une patinoire, cela consomme énormément d'électricité. Prenons le cas de la Vaudoise aréna, à Lausanne, infrastructure à la pointe de la technologie, qui transforme la production du froid en chaleur pour tempérer le bâtiment et qui produit 700'000 kilowattheures (kWh) par année grâce à l'installation de 2000 panneaux solaires sur son toit. Selon un document publié sur le site internet de la société, «cette production correspond au quart de la consommation de la Vaudoise aréna.» 2,8 millions de kWh, ce sont les besoins annuels en électricité de quelque 1100 ménages résidant dans un quatre-pièces. «C'est pourquoi, si la situation devait se dégrader et la pénurie être avérée, il serait difficile d'expliquer aux gens qu'on ferme des magasins à des heures inhabituelles et qu'on autorise la tenue de matches de hockey», glisse un parlementaire romand.

Les clubs dans l'ignorance

Les états-majors des clubs, eux, ne semblent pas encore avoir pris conscience de cette menace alors qu'ils sortent de deux saisons rythmées par les restrictions dues à la pandémie de Covid-19. Nous avons échangé avec quatre dirigeants d'organisations de NL: trois sont tombés de leur chaise, un a admis avoir été informé par le propriétaire de l'enceinte qu'il faudra probablement composer

avec une diminution d'électricité en 2022-2023. «Mais l'ampleur reste à déterminer», indique Chris Wolf, directeur général du Lausanne HC.

Est-ce à dire que, le cas échéant, cette réduction de consommation impactera le hockey scolaire, corporatif ou junior avant de toucher le secteur professionnel? «Pas forcément, estime Antoine Descloux, directeur de la société La Pati et consultant auprès de la NL et de la Fédération internationale (IIHF). On consomme tellement plus d'énergie lorsque la patinoire est remplie de spectateurs, en raison du traitement de l'air, que lorsqu'elle est vide...»



«Et dire que, avec la technologie, les nouvelles patinoires sont aujourd'hui en mesure de produire plus d'énergie qu'elles n'en consomment.»

Antoine Descloux, ancien hockeyeur et patron de La Pati

Horaires problématiques

Un autre facteur, essentiel, à prendre en considération concerne les pics de consommation d'électricité sur l'ensemble du réseau, des créneaux où des contingentements pourraient être imposés aux activités non essentielles. Et deux de ces pointes coïncident avec des habitudes des clubs professionnels. En fin de matinée, quand les cuisinières et les micro-ondes s'activent, les équipes ont coutume de s'entraîner et les hoc-

keyeurs restent trois heures sur leur lieu de travail. L'hypothèse que ces séances soient programmées sur des plages horaires moins conventionnelles n'a pas semblé farfelue à plusieurs de nos interlocuteurs. En début de soirée, la Suisse consomme énormément d'électricité entre 17h et 19h. Les matches sont programmés à 19h45 et les portes des patinoires s'ouvrent généralement vers 18h. «Il n'est pas illusoire de penser que les autorités pourraient demander aux exploitants des patinoires de retarder d'une heure l'accès aux tribunes», estime un parlementaire fédéral. Un cas de figure qui affecterait l'une des ressources majeures d'un club, le secteur de la gastronomie. Selon nos sources, afin de maximiser ses chances de pouvoir traverser la saison 2022-2023 sans ces éventuels obstacles et de pouvoir garantir la meilleure visibilité possible à son produit, la NL affûte ses arguments et son lobby s'apprête à entrer en scène sous la Coupole fédérale.

Des surfaces de jeu plus petites?

«Et dire que, avec la technologie, les nouvelles patinoires sont aujourd'hui en mesure de produire plus d'énergie qu'elles n'en consomment», grogne Antoine Descloux. L'ancien défenseur de Fribourg-Gottéron et du Lausanne HC, qui construit plusieurs dizaines de stades chaque année, regrette que le système ne soit pas attrayant sur le plan financier. «On est contraint de vendre l'énergie à vil prix à une société électrique. Une fois que les impôts sont passés, on réalise que cela ne vaut pas le coup.» Une réalité qui ne l'a pas totalement découragé puisque, à la fin de l'automne, à Gland, il livrera un stade qui produira un excédent de 30% d'énergie. «Le surplus d'hydrogène sera stocké et servira notamment au secteur automobile.» Cette première nationale sera notamment rendue possible parce que la surface de glace a été réduite (60 mètres de longueur, 26 mètres de largeur au lieu des 30 mètres habituels), des dimensions déjà adoptées dans d'autres pays où le hockey est un sport roi. «Le problème, dit-il, c'est que, chez nous, de nombreux clubs sont encore réfractaires à ce changement.»

ue sur les glaciers européens

penser à ce qu'on lègue aux enfants.»

Justement, Didier Paschy est père de cinq enfants et s'occupe d'une foule d'autres au sein de Ski Valais. Il tente d'y instaurer des valeurs et des solutions régionales pour entretenir la culture du sport. Les enfants évitent le glacier et le remplacent par du football ou du freeskate en été. Et s'ils veulent davantage profiter de leurs lattes, il leur suffit de prolonger la saison pour profiter de la neige de printemps. «Le ski n'est pas un sport annuel, c'est un sport saisonnier», se plaît à rappeler le Valaisan.



«Les glaciers sont pourris, il faut trouver des alternatives.»

Didier Paschy, codirecteur de Ski Valais

Pour s'y soustraire, certains ont pensé aux halles de ski, plus écolos. Locoski a ainsi installé à Saillon un tapis roulant dédié à sa pratique, ce qui permet aux athlètes de répéter leurs gestes. De nouvelles méthodes qui intriguent, qui enthousiasment parfois, mais qui sont encore loin de convaincre au point d'annuler les sacro-saints entraînements sur les glaciers. «Il est difficile de dire combien de temps le ski d'été sera encore possible», lance Marc Lager, inquiet. Avec cet été torride, la nature a déjà donné un début de réponse.

Du gazon venu des Bermudes

Les gazons suisses supportent de moins en moins les pics de chaleur. Si bien que les stades de football en viennent à chercher des alternatives... jusque dans les îles des Caraïbes. Précurseurs en la matière? Chiasso et Tenero. Les deux communes tessinoises ont été les premières à miser sur des plantes tropicales. «On utilise l'herbe des Bermudes», confirme Pierre-Yves Bovigny, maître d'enseignement et de recherche HES. Lui et ses confrères cherchent des solutions durables. L'idée, plus réaliste que cynique, part du constat d'étés secs et chauds et de la volonté

de limiter l'utilisation d'eau: «On ne peut plus arroser assez.» Côté pile de la solution: l'herbe entre très tôt en dormance. Est-ce bien raisonnable? «On m'appelle tout le temps pour me poser la question, sourit le maître d'enseignement. Actuellement, on climatise les gazons des stades professionnels, une notion qui n'existait pas du tout il y a trente ans. C'est sûr que maintenir une pelouse n'est pas écologique, comme toute activité humaine.» Ne faudrait-il pas, dès lors, passer au tout synthétique? S'il est vrai qu'arroser un terrain naturel nécessite davantage

d'eau qu'un terrain synthétique, ce dernier chauffe par contre beaucoup plus rapidement. «La différence fondamentale entre les deux est que le naturel signifie qu'il y a une plante qui vit, qui transpire et produit de la photosynthèse. Ces actions rejettent de l'eau et de l'oxygène et, donc, vont rajouter de la fraîcheur, explique Christophe Ayer, technicien des pelouses chez Realsport. Le «plastique», lui, va emmagasiner de la chaleur.» Et même s'ils sont désormais parés de liège pour l'atténuer, il faut le refroidir avec de l'eau. Le débat est loin d'être clos.